alors il n'est plus question de *crabs* ni de répétition.

3° *Crabs à la table de masque.* Il se joue entre un banquier et des pontes, d'après les mêmes règles que le précédent. Le banquier joue successivement contre chaque ponte, mais il n'est pas tenu de jouer deux fois de suite avec le même joueur, et il est libre de lever sa banque quand il le juge à propos. Pour savoir qui aura le cornet, on le fait prendre provisoirement au banquier, qui le garde si la première chance est paire.

4° *Crabs à la banque parisienne.* Il ne diffère du *crabs* à la table de masque qu'en deux points. En premier lieu, le cornet appartient de droit au ponte, et la première chance est dès lors dévolue au banquier, pourvu toutefois qu'elle soit formée par un point supérieur à 7 et inférieur à 13. En second lieu, le banquier est forcé de jouer, jusqu'à l'extinction de sa banque, avec le ponte qui vient de gagner. Mais ce désavantage se trouve compensé par cette circonstance que, n'ayant jamais le cornet, il court, suivant les probabilités du jeu, moins de chances défavorables que son adversaire.

5° *Crabs à la banque portugaise.* Il se joue aussi entre un banquier et des pontes, mais tous les joueurs jouent à la fois. De plus, la table sur laquelle on jette les dés est divisée en quatre compartiments ainsi numérotés : premier compartiment, 6-7; deuxième compartiment, 14-15; troisième compartiment, 15; quatrième compartiment, 6. Après que tous les pontes ont mis une somme quelconque sur l'un ou l'autre de ces points ou chances, l'un d'eux, celui qui est à la droite du banquier, prend le cornet et jette les dés jusqu'à ce qu'il ait amené un des numéros des compartiments, ou bien rafle d'as ou rafle de 6. S'il amène rafle d'as ou de 6, le banquier gagne la moitié de tous les enjeux; s'il amène 7, le banquier paye double les enjeux placés sur le compartiment 6-7, et gagne ceux qui ont été mis sur les autres compartiments; s'il amène 14, le banquier paye encore double les mises du compartiment 14-15, et gagne celles de tous les autres; s'il amène 15 par deux 6 et un 3, ou par 4, 5 et 6, le banquier double l'argent placé sur le 14-15, triple l'argent placé sur le 15, et gagne celui des autres compartiments; enfin, si 15 est amené par rafle de 5, le banquier paye dix fois la somme placée sur le compartiment 15, et gagne les autres. La même règle est admise pour le point de 6. S'il est amené par deux 1 et un 4, ou par 1, 2, 3, le banquier triple la mise du compartiment 6-7; et si ce point est amené par rafle de 2, il paye dix fois la mise. Dans tous les cas, il gagne les enjeux placés sur les autres compartiments. Une des particularités de la table portugaise, c'est que, chaque fois qu'on jette les dés, chaque ponte a le droit d'augmenter, de diminuer ou d'annuler sa mise, ainsi que de la changer de compartiment.

CRABTEE, astronome anglais, contemporain et ami de Gascoque et d'Horrockes. Il a proposé pour la mesure des diamètres apparents des astres une méthode bien supérieure à celles même de Tycho et de Képler, mais qui a été aussitôt remplacée par celle d'Auzout et de Picard. Pour obtenir, par exemple, la mesure du diamètre apparent du soleil, il plantait deux aiguilles perpendiculairement au plan d'une règle divisée, plaçait la règle horizontalement sur deux supports, dans une direction perpendiculaire à celle dans laquelle se présentait l'astre, et s'éloignait ensuite jusqu'à ce que les deux aiguilles parussent à l'un des yeux tangentes aux deux bords du disque. En mesurant avec soin la distance de l'œil au milieu de la portion de la règle comprise entre les deux aiguilles, on pouvait, par un calcul très-simple, obtenir le diamètre apparent de l'astre.

CRAC interj. (krak — onomatopée que l'on retrouve dans les idiomes germaniques : tudesque, *chrac*, bruit, craquement, *krachjon*, *krachon*, craquer; anglo-saxon, *krack*, craquement; allemand, *krachen*, craquer; danois, *krakke* et *krage;* hollandais, *kraaken*, et anglais *to crack*, craquer). Mot imitant le bruit de corps qui s'entre-choquent, ou d'un corps qui se rompt : CRAC! *la corde a cassé. J'entendis* CRAC! CRAC! *la barque s'ouvrait.*

Quand la corde se rompt, *Crac*, pouf! il tombe à terre.
LA FONTAINE.

‖ Signifie aussi Voilà que tout à coup, soudainement : *S'il me vient au bout de la plume un mot qui soit bien doux,* CRAC! *je le supprime.* (Dider.) *Pendant qu'il se retournait,* CRAC! *ils n'y étaient plus.* (Ch. Nod.)

Aussitôt que la bouche s'ouvre,
Pour en manger son chien de sou,
Crac! ils s'en vont je ne sais où.
SCARRON.

Le brusque philosophe, en ses sombres humeurs,
Vainement contre nous élève ses clameurs :
Une belle paraît, lui sourit et l'agace ;
Crac! au premier assaut elle emporte la place.
DESTOUCHES.

— s. m. Bruit d'une chose qui se rompt ou de deux choses qui s'entre-choquent :

Un *crac* semblable à des hélas!
Accompagna sa culebute.
SCARRON.

CRAC s. f. (krak). Fauconn. Maladie des oiseaux de proie : *Le faucon a la* CRAC.

CRAC (M. DE), personnage dont il serait difficile de reproduire l'acte de naissance, mais qui semble néanmoins avoir vu le jour sur les bords de la Garonne. En lui s'est personnifié le type gascon, comme les avares dans Harpagon, les hypocrites dans Tartufe, les fourbes dans Scapin, reconnaissent leur plus brillante individualité. C'est assez dire que M. de Crac a élevé la hâblerie à sa soixante-quatrième puissance. Il est d'une imagination intarissable, et personne n'a jamais pu rivaliser avec lui dans l'art de raconter les bourdes les plus merveilleuses, les plus renversantes et même les plus saugrenues, qu'il débite d'ailleurs avec l'aplomb d'un doyen de faculté. Voici, au surplus, quelques-uns de ses exploits comme voyageur, comme marin et comme chasseur :

M. DE CRAC VOYAGEUR.

« Je parcourais le nord de la Russie au cœur de l'hiver; grâce à une épaisse couche de neige et à une bonne gelée, les grandes routes de la Courlande, plus difficiles, au rapport des voyageurs, que le chemin du temple de la Vertu, étaient devenues praticables. Je voyageais à cheval, ce qui est la meilleure manière de voyager, pourvu que le cheval et le cavalier se portent bien.

» Or imaginez-vous, messieurs, qu'un jour, ou plutôt une nuit, je m'égarai dans une espèce de désert, au milieu de l'obscurité la plus complète. Il soufflait une bise à me geler le cœur dans la poitrine. J'avais beau regarder autour de moi, j'avais beau écouter de toutes mes oreilles; pas un village, pas un hameau, pas une maison, ni de près ni de loin. Le pays tout entier était couvert de neige et je ne savais ni route ni chemin. Que faire? me demandai-je.

» Ma résolution fut bientôt prise. Harrassé de fatigue, je descendis des étriers et attachai mon cheval à une espèce de tronc d'arbre dont la pointe sortait de la neige. Pour plus de sûreté, je pris mes pistolets sous mon bras, je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau et me couchai non loin de là sur la neige, où je m'endormis d'un si doux sommeil que le jour était entièrement levé quand je rouvris les yeux. Mais quel fut mon étonnement en me trouvant à mon réveil au milieu d'un village et couché dans un cimetière! Je regardai d'abord autour de moi, cherchant des yeux mon cheval sans le trouver. Ma surprise fut extrême, comme vous pouvez bien penser. Mais, presque au même instant, j'entendis au-dessus de moi des gémissements sourds et prolongés. Je levai la tête et j'aperçus mon pauvre compagnon attaché à la pointe du clocher, où il se trouvait suspendu par la bride. Diable! m'écriai-je.

» Et de la main je me frappai le front; j'avais compris la cause de ce singulier événement. Car sachez, messieurs, que le village avait été entièrement couvert de neige la veille, et que pendant la nuit le dégel était subitement survenu, de sorte que durant mon sommeil j'étais descendu tout doucement, tout doucement, à mesure que la neige s'était fondue. Ce que dans l'obscurité j'avais pris pour une tige d'arbre qui pointait au-dessus de la neige et à laquelle j'avais attaché mon cheval, était tout bonnement la croix du clocher de l'église.

» Sans me perdre en longs expédients, je pris un de mes pistolets, visai droit à la bride du cheval et lâchai la détente. De cette manière je rentrai heureusement en possession de ma monture et me remis immédiatement en route, laissant suspendu derrière moi un témoin oculaire de cette miraculeuse aventure.

» Je continuais joyeusement ma route, quand j'aperçus au détour d'une forêt un admirable renard noir. En vérité, c'eût été un péché de trouer d'une balle cette magnifique fourrure. J'avisai donc au moyen de m'en emparer d'une autre façon : messire renard se trouvait alors près du tronc d'un gros arbre; cette position, comme vous allez voir, favorisait merveilleusement mon projet. Je laissai glisser dans mon fusil un gros clou en guise de balle : je fis feu, et j'eus la satisfaction de voir le projectile frapper la queue de l'animal et la clouer fortement contre l'arbre. Alors j'avançai vers mon prisonnier, je tirai mon couteau de chasse, et, après lui avoir fait au front une entaille en forme de croix, je me mis à le fouetter impitoyablement de toutes mes forces. J'y allai de si beau jeu et d'une main si ferme, que, chose merveilleuse et plaisante à voir! il se dégagea entièrement de sa peau et me laissa en fuyant la plus belle fourrure que j'aie vue de ma vie. »

M. DE CRAC MARIN.

« J'imagine, messieurs, que vous ne serez pas médiocrement surpris quand vous apprendrez que j'ai commencé mon voyage maritime par le mont Etna. Les dissertations curieuses que j'avais lues dans ma jeunesse sur les éruptions volcaniques avaient fait naître en moi le vif désir de visiter ces soupiraux merveilleux de l'enfer, et je saisis l'occasion d'un voyage en Sicile pour examiner, même au péril de ma vie, la disposition intérieure du volcan. Depuis trois semaines le monstre grondait de tous ses poumons, et lançait par sa large gueule des montagnes de lave et de fumée. Quand je fus arrivé au sommet de cet immense entonnoir, je me décidai à y descendre et sautai résolûment à pieds joints. J'eus à peine exécuté ce saut périlleux que je me sentis enveloppé d'une chaleur excessive; un bruit infernal, des cris de blasphème se produisaient autour de moi : j'étais dans le royaume des Cyclopes. Ces messieurs se querellaient depuis trois semaines et c'était cette dispute qui remuait ainsi toute la Sicile. Malheureusement pour moi j'arrivais au moment où messire Vulcain était de fort mauvaise humeur; sans me permettre la moindre observation, le dieu me saisit rudement au collet, me tint suspendu au-dessus d'un gouffre affreux et me lança un coup de pied si bien appliqué, que je roulai incontinent avec une rapidité effrayante, croissante, dans les profondeurs immenses de cet horrible précipice. La peur et le vertige m'eurent bientôt fait perdre connaissance. Mais quelle fut ma surprise quand je revins à moi et que je me vis à bord d'un navire hollandais. Un instant je me crus victime d'un horrible cauchemar; j'appris de ces braves gens que nous étions dans la mer du Sud, et qu'ils m'avaient généreusement recueilli au moment où je m'embarquais pour l'autre monde. Il devint évident pour moi que j'avais traversé la moitié du globe et que j'étais tombé par l'Etna dans la mer du Sud; route, à coup sûr, infiniment plus courte que toutes les autres et que je conseille de prendre à MM. les navigateurs qui sont économes du temps et amateurs des merveilles. Après quelques jours d'une heureuse navigation nous fûmes assaillis par une violente tempête; en peu d'instants nos voiles furent mises en pièces, notre beaupré renversé et notre unique boussole brisée par la chute de notre mât de perroquet. Cette perte jeta mes malheureux compagnons dans le désespoir; pour moi, toutes les situations me semblaient de vrais paradis après m'être échappé des mains de l'affreux Vulcain. Nous allions et nous voguions depuis trois mois à la grâce de Dieu, quand tout à coup nous nous trouvâmes en vue d'un poisson monstrueux, d'une longueur si démesurée que nous ne pûmes apercevoir le bout de sa queue, même avec le secours de nos plus fortes lunettes. Il n'y avait pas moyen de reculer; le monstre fit un bond, saisit notre navire entre ses énormes mâchoires, et en un instant nous fûmes à l'ancre au milieu de son estomac. En portant les regards autour de nous, nous aperçûmes une immense quantité de chaloupes, de cordages et de grands navires que ce monstre avait avalés; nous découvrîmes et nous tirâmes plus de 40 toises de câble d'une dent creuse plantée du côté gauche de la mâchoire inférieure. Ordinairement nous nous trouvions deux fois par jour à flot et deux fois à sec; quand l'animal buvait, c'était le flux, et, quand il lâchait l'eau, c'était le reflux. D'après un calcul que la science nous permit d'établir, il buvait chaque fois plus d'eau que n'en contient le lac de Genève, qui a 30 lieues de tour. Le deuxième jour de notre captivité dans ce royaume des ténèbres, nous nous hasardâmes à faire une petite excursion au moment où le reflux, comme nous l'appelions, eut laissé notre navire à sec. Nous nous étions naturellement tous pourvus de flambeaux, et nous découvrîmes dans une position toute pareille à la nôtre environ 10,000 hommes de toutes les nations. Quelques-uns d'entre eux avaient passé plusieurs années dans l'estomac de l'animal. Ils ouvraient précisément un conseil pour savoir quel moyen il conviendrait de faire servir à leur commune délivrance. Mais au moment où le président exposait la question, le diable de poisson ayant soif se mit à boire subitement; l'eau entra en mugissant et avec une rapidité telle, que nous n'eûmes que le temps de nous retirer au plus vite dans nos vaisseaux, que nous regagnâmes à la nage pour échapper à ce déluge inattendu.

» Nous fûmes plus heureux quelques heures après; car le reflux étant arrivé, nous résolûmes qu'on réunirait par les deux bouts deux de nos plus grands mâts et que 100 hommes des plus vigoureux les placeraient verticalement dans la gorge de l'animal quand il l'ouvrirait pour boire. Tout alla à merveille, et le monstre se vit bientôt dans l'impossibilité de refermer la gueule. Lorsque le flux nous eut remis à flot, nous traînâmes nos bâtiments à la remorque à force de rames, et nous sortîmes voiles déployées de cette horrible captivité. La lumière du jour fut saluée avec une joie d'autant plus grande, que nous avions passé quinze jours dans ce gouffre périlleux. Quand nous nous retrouvâmes ainsi délivrés, nous composions une flotte de trente-cinq navires de toutes les nations. Mais nous laissâmes notre mât dans le gosier du poisson, pour préserver du malheur que nous venions d'encourir ceux qui pourraient venir après nous se hasarder dans ces parages et s'exposer à être engloutis dans cet abîme d'horreurs et de ténèbres.

» Nous reconnûmes alors que nous étions dans la mer Caspienne. Comme cette mer n'est, à vrai dire, qu'un grand lac qui ne communique en aucune manière à l'Océan, nous conclûmes naturellement qu'après nous avoir engloutis le monstre nous avait transportés en cet endroit par quelque passage souterrain. Je mis pied à terre au premier rivage hospitalier qui se présenta, las de ma vie aventureuse, et ne voulant tirer de mes voyages d'autre fruit que le plaisir de vous les raconter.

» En passant par la Hongrie, je vis cinq hommes qui étaient pendus par les jambes à de très-hauts arbres. Je m'informai des crimes qu'ils avaient commis pour mériter une peine aussi sévère, et j'appris qu'ayant voyagé dans un pays étranger ils avaient, à leur retour, raconté mille mensonges à leurs amis, leur décrivant des lieux qu'ils n'avaient pas visités et leur parlant d'événements qui n'avaient pas même la couleur de la vraisemblance. Je trouvai la punition très-méritée et fort juste, car le premier devoir d'un voyageur est de rester dans les bornes les plus sévères de la vérité. »

Peut-être devrions-nous ajouter ici le récit abracadabrant de deux fameuses chasses de M. de Crac, l'une aux canards sauvages, l'autre au cerf; mais tous nos lecteurs connaissent ces aventures désopilantes. Et puis, à ceux qui les ignorent, voici ce que nous avons à répondre : Il faut de la mesure, même dans les gasconnades.

Crac (MONSIEUR DE) **dans son petit castel**, comédie en un acte et en vers, de Collin d'Harleville, représentée en 1791. Cette pièce bouffonne, qui semble avoir été achevée d'un seul jet, est un assaut de forfanterie entre des Gascons. Le fils de M. de Crac, absent depuis longtemps du castel de ses aïeux, passe d'abord pour un étranger au milieu des siens, qui le supposent mort ou ingrat; il est ensuite pris pour un prince. Il tient constamment la gageure de renchérir par des inventions plaisantes sur les contes de M. de Crac. Cette qualité de fils blesse la bienséance : un père ne doit pas être l'objet des plaisanteries d'un fils; la situation serait irréprochable si le plus Gascon des deux était un frère, par exemple. M. de Crac fils se plaît donc à mystifier toute sa famille, même sa sœur et le prétendant de celle-ci, qui le prend pour un rival. Son flegme prête beaucoup à rire : les récits les plus extraordinaires le trouvent imperturbable; il en invente sur-le-champ de plus extraordinaires encore, auxquels il sait donner une précision et une tournure vraiment originales. On connaît de réputation la fameuse scène où les Gascons sont en présence et se portent alternativement les bottes les plus savantes. Il est à regretter que cette scène soit trop éloignée du dénoûment, où l'auteur n'arrive qu'à l'aide d'une gaieté qui n'est pas d'aussi bonne compagnie que ce qui précède. Le bouffon est encore du comique; le grotesque n'est que de la charge. Le rôle de Verdac est par trop une caricature grimaçante; ce parasite a parfois des mots heureux, mais un personnage avili cesse bientôt d'être amusant.

Le principal écueil offert par le sujet a été évité. Il était à redouter que ces récits perpétuels ne fussent trop longs et nuisibles à l'effet comique. Mais l'auteur a condensé ces fictions en quelques vers; il a su n'en exprimer que l'arome, la fleur du terroir, rendue presque toujours par une saillie de bon goût. Ces scènes spirituelles sont animées par un dialogue ingénieux, piquant, rapide, naturel; jamais Collin d'Harleville n'a eu plus de verve et d'enjouement. Il y a de la malice jusque dans la formule de rigueur : — La scène est au château de Crac, *assez près* de la Garonne. — L'auteur ne donna d'abord cette pièce que comme une folie de carnaval; le succès lui fit regretter d'avoir fondé cette comédie de genre sur une invraisemblance choquante.

CRACA, magicienne grecque qui changeait les viandes en pierres ou en d'autres objets, aussitôt qu'elle les voyait arriver sur la table. Saxon le Grammairien en parle, et Delancre la cite dans son *Tableau de l'inconstance des démons.*

CRACCA s. m. (kra-ka). Bot. Syn. de TÉPHROSIE. ‖ Espèce de vesce sauvage.

CRACHANT (kra-chan) part. prés. du v. Cracher : *Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, mouchant, toussant,* CRACHANT *toujours.* (Mol.) *Il s'amusait à faire des ronds en* CRACHANT *dans l'eau.* (Alex. Dum.)

Voyez ce commandeur à qui la tête tremble,
Parlant, toussant, *crachant*, se mouchant tout en- [semble.
DESMAHIS.

CRACHAT s. m. (kra-cha — rad. *cracher*). Matière sécrétée par les muqueuses des voies respiratoires, depuis les bronches jusqu'aux fosses nasales, et que l'on expectore avec plus ou moins d'effort : *Les bourreaux de Jésus couvrirent sa face de* CRACHATS.

Alors Neptune ayant toussé,
Et plusieurs *crachats* repoussé....
SCARRON.

— Fam. Décoration d'un ordre de chevalerie, et plus spécialement plaque des degrés supérieurs de l'ordre : *Figurez-vous, sur une estrade, un homme tout brillant de* CRACHATS. (P.-L. Courier.)

Ils ont des titres, et, je crois,
Des *crachats* et même des croix.
BÉRANGER.

— Loc. fam. *Maison faite de boue et de crachat*, Maison très-peu solidement construite. ‖ *Se noyer dans un crachat* ou *dans son crachat*, Echouer devant des obstacles tout à fait insignifiants.

— Techn. Défaut d'une glace qui ressemble assez à une toile d'araignée.

— Alchim. *Crachat de lune*, Matière gélatineuse de couleur verte, qui sort de la terre pendant la nuit ou après un orage, et que les alchimistes recueillaient soigneusement avant le lever du soleil, avec une cuiller de verre ou de bois, pour en tirer une sorte de poudre blanche qu'ils disaient se changer, par

une certaine préparation, en pierre philosophale : *Le* CRACHAT DE LUNE *est un végétal connu aujourd'hui sous le nom de nostoch.* ‖ V. NOSTOCH.

— Entom. *Crachat de coucou* ou *de grenouille*, Ecume que sécrète la larve des cercopes, et qu'elle abandonne sur les végétaux.

— **Encycl.** V. EXPECTORATION.

CRACHÉ, ÉE (kra-ché) part. passé du v. Cracher. Expectoré en crachant : *Le sang* CRACHÉ *ne provient pas toujours des bronches.*

— Couvert de crachats, conspué : *Il doit être trahi,* CRACHÉ, *souffleté.* (Pasc.) ‖ Inus.

— Pop. *Tout craché* ou simplement *craché*, Tout à fait ressemblant : *C'est son portrait* CRACHÉ. *Le voilà* TOUT CRACHÉ *comme on nous l'a figuré.* (Mol.)

Frère, dit l'un, ah! vous ne sauriez faire
Que cet enfant ne soit vous *tout craché*.
LA FONTAINE.

En le voyant, l'esprit le plus bouché
Y reconnaît mon portrait *tout craché*.
VOLTAIRE.

CRACHEMENT s. m. (kra-che-man — rad. *cracher*). Action de cracher : *L'envieux en eut un* CRACHEMENT *de sang.* (Volt.)

— Défaut d'une arme à feu qui crache : *Nous voulons parler du* CRACHEMENT *qui se faisait au tonnerre, au point où s'ouvrait la partie postérieure du fusil.* (Laboulaye.)

— **Encycl.** Physiol. et pathol. V. EXPECTORATION.

— *Crachement de sang.* V. HÉMOPTYSIE.

CRACHER v. a. ou tr. (kra-ché — lat. *screare*). Lancer hors de la bouche par un mouvement particulier des joues, des lèvres et de la langue : CRACHER *du sang, de la salive, de la pituite.* CRACHER *ses poumons. Je le vis* CRACHER *son cure-dent et en prendre un neuf; je me dis : bon! c'est bon signe.* (Mérimée.)

— Fam. Donner, débourser : *Il n'y a guère que lui qui puisse* CRACHER *en un moment, et le lendemain d'une fin de mois, une centaine de mille francs.* (Balz.)

— Pop. Dire, prononcer hors de propos : CRACHER *du latin.* CRACHER *des proverbes, des sentences.* CRACHER *des injures. Ces animaux-là ne sauraient s'empêcher de* CRACHER *du latin.* (Brueys.)

N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue et cent mots me *cracher*.
MOLIÈRE.

‖ Dire crûment, sans ménagements : *Vrai Dieu! je lâche ma langue et je* LUI CRACHE SON FAIT *à la figure.* (Damas-Hinard.) ‖ Prononcer avec colère ou avec mépris : *Ils ne m'ont pas dit mon nom, ils me l'*ONT CRACHÉ *au visage.* (V. Hugo.) *J'ai dit cela à mon père, qui m'*A CRACHÉ *sa malédiction au visage.* (V. Hugo.)

— *Cracher du coton, cracher des pièces de dix sous, cracher blanc*, Avoir une soif ardente; ce qui donne, en effet, une couleur blanche à la salive.

— Mar. *Cracher ses étoupes*, En parlant d'un navire, Laisser sortir ses étoupes par les coutures.

— v. n. ou intr. Expectorer des crachats ou de la salive : *Je vis un petit homme si fier, il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il* CRACHA *avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvais me lasser de l'admirer.* (Montesq.)

Il se moucha, *cracha*, toussa,
Et puis enfin il commença.
SCARRON.

Courbé sur un bâton, le bon petit vieillard
Tousse, *crache*, se mouche et fait le goguenard.
QUINAULT.

— Par anal. En parlant d'une arme à feu, Projeter par la lumière des grains de poudre et des étincelles. ‖ En parlant d'un moule, Laisser échapper de la matière en fusion. ‖ En parlant d'un tuyau ou d'un robinet, Faire éclabousser le liquide. ‖ En parlant d'une plume, Faire éclabousser l'encre en gouttelettes, au moment où l'on écrit : *Elle ajoute un g à tambour, soi-disant parce que sa plume* CRACHE. (Balz.) *Voici un supplice que je ne souhaite pas à mes pires ennemis : écrire avec une plume qui* CRACHE *sur du papier qui boit.* (V. Hugo.)

— *Cracher sur*, Dédaigner, montrer son mépris pour : *Quand je vois ce qui se passe sur la terre, il me prend des envies de m'enfuir dans la lune, d'en ouvrir la fenêtre et de* CRACHER SUR *le genre humain.* (Ducis.) *L'ouvrier* CRACHE SUR *les théories politiques, ni plus ni moins que le paysan.* (Proudh.)

Ah! si nous les avions vaincus,
Ceux qui *crachent sur* votre cendre,
Les lâches, ils viendraient, absous
Par leur défaite expiatoire,
Sur votre cercueil à genoux
Demander grâce à la victoire!
HÉGÉSIPPE MOREAU.

‖ *Ne pas cracher sur*, Aimer passionnément : *Il* NE CRACHE PAS SUR *les bons morceaux.*

— *Cracher sur quelqu'un, au visage, au nez de quelqu'un*, L'outrager, l'insulter : *Toujours bas, nous rampons sous les princes dans leur gloire, et nous* LEUR CRACHONS AU VISAGE *lorsqu'ils sont tombés.* (Chateaub., 1796.) *Il est vrai que l'on* CRACHE AU VISAGE DES *princes, quand ils sont tombés; reste à savoir si les princes, lorsqu'ils ont retrouvé leur pouvoir, ne* CRACHENT PAS AU VISAGE DE *ceux qui les ont servis.* (Chateaub., 1826.) *Swift voudrait que l'humanité n'eût qu'une tête pour lui* CRACHER AU VISAGE. (P. de St-Victor.)

Cet enfant ne croit pas, il *crache sur* sa mère;
Le nom du ciel, pour lui, n'est qu'une farce amère.
A. BARBIER.

Le ciel me conduisit chez un vieux journaliste
Qui, dix fois dans sa vie à bon marché vendu,
Sur les honnêtes gens *crachait* pour un écu.
A. DE MUSSET.

— *Cracher contre le ciel*, Blasphémer affreusement.

— *Cracher au bassin, au bassinet*, Donner de l'argent à contre-cœur. Allusion à celui auquel on vient d'arracher une dent, et qui, après force grimaces, crache dans le bassin.

— Loc. prov. *Il a craché en l'air et son crachat lui est retombé sur le nez*, ou simplement *Il a craché en l'air*, Il a fait contre quelqu'un une démarche qui n'a réussi que contre lui-même.

— Argot de théâtr. *Cracher sur les quinquets*, Se dit d'un acteur faible ou incapable, qui fait des efforts inouïs pour jouer son rôle.

— Chem. de fer. Se dit d'une locomotive, quand elle projette par la cheminée l'eau que la vapeur a entraînée, eau qui précipite la fumée et retombe sous forme de pluie noire : *Cette locomotive* CRACHE *beaucoup, ne fait que* CRACHER.

Se cracher v. pr. Cracher l'un contre l'autre : SE CRACHER *au visage dans une querelle.*

— **Encycl.** L'action de *cracher*, qui le croirait? a été dans l'antiquité et au moyen âge l'objet d'une superstition fort répandue, et a joué un grand rôle dans l'histoire de la crédulité humaine, comme on peut s'en convaincre par ce passage d'un auteur ancien, qui était cependant assez instruit pour se montrer moins superstitieux : « On *crache*, dit Pline, pour se préserver de l'épilepsie, c'est-à-dire pour rejeter le mal sur ceux qui en menacent; on *crache* pour repousser les sortiléges et le pronostic funeste tiré de la rencontre d'une personne qui boite du pied droit; nous demandons pardon aux dieux d'une espérance trop orgueilleuse, en *crachant* dans notre sein; c'est la même idée qui nous fait *cracher* trois fois en conjurant le mal, lorsque nous appliquons un remède quelconque, que nous voulons activer. Un autre fait singulier, mais dont l'expérience est facile, c'est que, si l'on se repent d'avoir porté, de près ou de loin, un coup à quelqu'un, et que l'on *crache* à l'instant dans la main coupable, la personne frappée ne sent plus de mal; souvent cette recette est employée pour un animal épuisé, qu'elle remet aussitôt sur ses pieds. Quelques-uns, au contraire, pour rendre le coup plus puissant, *crachent* auparavant dans leur main. C'est aussi un préservatif contre les sortiléges de *cracher* sur son urine quand on l'a rendue, et dans la chaussure du pied droit avant de la mettre; précaution nécessaire aussi lorsqu'on passe dans un endroit où l'on a couru des dangers. Marcion de Smyrne, qui a écrit sur les effets naturels, rapporte qu'en *crachant* sur les scolopendres marines on les fait crever, ainsi que les crapauds et les grenouilles. Opilius en dit autant des serpents, si l'on peut leur *cracher* dans la gueule. Salpé assure qu'on dissipe l'engourdissement d'un membre quelconque en *crachant* dans son sein. Une nourrice *crache* trois fois à l'arrivée d'un étranger, ou quand on regarde son nourrisson endormi, bien qu'elle soit comme lui sous la protection de Farcinus, gardien des empereurs non moins que des enfants. »

Si superstitieux qu'ait pu être Pline, il est difficile de croire qu'il ait écrit sérieusement de pareilles balivernes.

Lorsque les sorciers renonçaient au diable, ils *crachaient* trois fois à terre, assurant que dès ce moment l'esprit malin n'avait plus aucun pouvoir sur eux. Lorsqu'ils guérissaient des écrouelles, ils *crachaient* également, et encore pendant qu'on élevait l'hostie à la messe.

CRACHET s. m. (kra-chè). Sorte de lampe en usage dans le nord de la France : *La lumière du* CRACHET *éclaira sa face énergiquement caractérisée.* (H. Castille.)

CRACHEUR, EUSE s. (kra-cheur, eu-ze — rad. *cracher*). Personne qui crache fréquemment.

CRACHOIR s. m. (kra-choir — rad. *cracher*). Sorte de boîte ouverte qu'on remplit ordinairement de sciure de bois, et qu'on tient dans les appartements pour y cracher : *C'est bien, dit le pasteur en secouant les cendres de sa pipe dans un plat grossier plein de sable, qui lui servait de* CRACHOIR. (Balz.) *Les babioles dont il se servait, ses journaux, ses meubles, son* CRACHOIR *hollandais, sa longue-vue de campagne accrochée à la cheminée, rien n'y manquait.* (Balz.)

— Argot. Action de parler, de cracher des mots. ‖ *Jouer du crachoir*, Parler, pérorer : *Comme le mion* JOUE DU CRACHOIR! (V. Hugo.) ‖ *Abuser du crachoir*, Pérorer sans retenue.

CRACHOTANT (kra-cho-tan) part. prés. du v. Crachoter : *Laissez les plumes blasées des grands journaux écrire en* CRACHOTANT *qu'il n'y a vraiment pas de quoi rire dans votre volume.* (H. Babou.)

CRACHOTEMENT s. m. (kra-cho-te-man — rad. *crachoter*). Action de crachoter; disposition à crachoter : *Cessez ces* CRACHOTEMENTS. *Il a un* CRACHOTEMENT *insupportable.*

CRACHOTER v. n. ou intr. (kra-cho-té — fréquent. de *cracher*). Cracher fréquemment une petite quantité de salive : *Cet enfant ne fait que* CRACHOTER.

— Cracher, en parlant d'une plume.

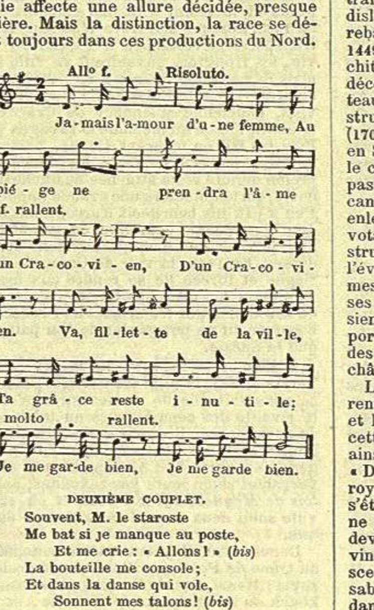
CRACIDÉ, ÉE adj. (kra-si-dé — rad. *crax*). Ornith. Qui ressemble au crax ou hocco.

— s. m. pl. Famille de gallinacés ayant pour type le genre crax ou hocco.

CRACINA, nom latin de l'île de RÉ.

CRACOVIAK s. f. (kra-ko-vi-ak — rad. *Cracovie*). Danse polonaise; air composé pour cette danse.

Cracoviak, paroles françaises d'A. des Essarts, musique de Moniuszko. N'entendez-vous pas sonner les éperons bruyants des paysans polonais, accentuant du talon leurs danses chevaleresques et nobles, comme nos Auvergnats marquent du sabot le rhythme de leurs grossières bourrées? Le chant de cette mélodie affecte une allure décidée, presque guerrière. Mais la distinction, la race se décèlent toujours dans ces productions du Nord.



DEUXIÈME COUPLET.

Souvent, M. le staroste
Me bat si je manque au poste,
Et me crie : « Allons! » (*bis*)
La bouteille me console;
Et dans la danse qui vole,
Sonnent mes talons! (*bis*)

TROISIÈME COUPLET.

Dans les murs de Cracovie,
Je passe gaîment ma vie,
Le cœur sans émoi. (*bis*)
Petit amour et grand verre
Font un brave, sur la terre,
Heureux comme un roi. (*bis*)

CRACOVIE, en polonais *Krakow*, ville de l'empire d'Autriche, capitale de l'ancienne république et aujourd'hui du grand-duché de ce nom, en même temps que l'un des trois cercles de régence du royaume de Gallicie, à 247 kilom. S.-O. de Varsovie, à 1,918 kilom. N.-E. de Paris, au confluent de la Rudawa et de la Vistule, dans une plaine entourée de collines en amphithéâtre, par 50° 3′ de lat. N. et 17° 37′ de long. E.; 50,000 hab., dont 13,000 juifs et quelques centaines d'Allemands. Siége du tribunal supérieur provincial des arrondissements judiciaires de Cracovie, Rzeszow et Jaslo, d'une capitainerie d'arrondissement, d'un évêché catholique, d'un commandant général militaire et d'une université qui, sous le nom d'université *Jagellone*, fut pendant longtemps le foyer de la vie scientifique en Pologne. Parmi les autres établissements d'instruction supérieure que renferme cette ville, il faut encore citer le séminaire ecclésiastique, l'école normale pédagogique, deux écoles d'arts et métiers et d'industrie, indépendamment de dix-sept écoles élémentaires et d'un grand nombre de maisons d'éducation pour les jeunes filles. Cracovie possède en outre une société littéraire et une société musicale, un institut forestier, et un institut pour les jeunes aveugles. Les principaux produits de l'industrie manufacturière consistent en papier, poterie, tabac, lainages, cuirs, eaux-de-vie et bière. Au temps où cette ville et son territoire formaient une république, bien qu'entravée par les douanes russes, elle ne laissait point que de faire un commerce de transit considérable, généralement aux mains des juifs. On peut espérer, aujourd'hui qu'elle est rattachée complétement à l'empire d'Autriche, que la suppression du cordon de douanes qui avait toujours existé jusqu'à présent entre la Gallicie et la Hongrie, et la construction des chemins de fer auront pour résultat d'imprimer une nouvelle activité au commerce de cette ville.

Quand, de la plaine au milieu de laquelle est située Cracovie, le voyageur aperçoit dans le lointain le grand nombre de vieilles tours et de coupoles qui dominent ses églises, l'orgueilleux château moyen âge qui s'élève au-dessus d'une masse compacte de maisons, il a devant les yeux un tableau imposant auquel répond mal l'intérieur de la ville, labyrinthe de rues sales et tortueuses, environné de ruines qui témoignent d'une antique prospérité depuis longtemps évanouie. La porte Saint-Florian, construite en 1498 et conservée comme monument remarquable, est peut-être l'unique et en tout cas le plus beau débris d'architecture gothique qui existe en Pologne. En parcourant cette antique cité slave, on arrive sur la grande place du marché, couvrant une surface de 22,800 mètres carrés; de là douze grandes artères conduisent dans les faubourgs qui entourent la ville. Sur cette place, régulièrement construite, s'élèvent plusieurs édifices, que nous allons décrire.

— **Monuments.** *Edifices civils.* Le CHÂTEAU-ROYAL s'élève sur le mont Wawel et domine la ville; il contenait plusieurs édifices : le château proprement dit, qui couvrait le tiers de la superficie, et trois églises, la cathédrale, Saint-Michel et Saint-Georges. Ces deux dernières ont été détruites par le gouvernement autrichien. Le château primitif fut élevé par Krakus en 700. Sous les rois de la dynastie des Piasts et des Jagellons, il subit différentes transformations; mais sous les règnes de Wladislas le Bref et de Casimir le Grand, il fut rebâti en pierres de taille. Après l'incendie de 1449, Sigismond Ier fit venir d'Italie des architectes et des artistes pour reconstruire et décorer la résidence royale. En 1536, le château fut encore une fois incendié et reconstruit. Pendant la guerre contre la Suède (1700-1709), le roi Auguste II fit transporter en Saxe la toiture en cuivre qui recouvrait le château, et s'excusa devant la diète de ne pas la rendre, en disant qu'il en avait fait des canons pour remplacer ceux qui avaient été enlevés par Charles XII. La diète de 1726 vota les sommes nécessaires pour la reconstruction de cette antique résidence, mais l'évêque Szaniawski, ne recevant pas les sommes qui lui étaient promises, y suppléa de ses propres deniers. Depuis 1794, les Prussiens d'abord et ensuite les Autrichiens transportèrent à Berlin ou à Vienne ce qui restait des anciennes richesses, et transformèrent le château en caserne et en hôpital.

Lorqu'en juin 1794 les Prussiens s'emparerent de Cracovie, ils pillèrent le trésor royal et l'emportèrent à Berlin. Cependant, avant cette spoliation, une légende populaire raconte ainsi la soustraction de quelques joyaux : « Deux moines se rendirent auprès du trésor royal, accompagnés de six serruriers qui, après s'être confessés, avaient juré sur l'Evangile de ne jamais révéler le secret dont ils allaient devenir dépositaires. Avec leur aide, ils parvinrent à soustraire cinq diadèmes, quatre sceptres, trois globes, deux chaînes d'or, le sabre ébréché de Boleslas le Grand que, pendant sept siècles, les rois de Pologne attachèrent à leur ceinture pendant la cérémonie de leur sacre. Ces richesses furent transportées en Lithuanie, confiées à la foi d'un gentilhomme, et l'on jura de ne les faire reparaître que lorsque la Pologne aurait recouvré son indépendance complète. »

L'EVÊCHÉ date du règne de Boleslas le Grand (992-1025). L'édifice primitif était construit en bois; mais, en 1455, le cardinal Olesnicki, évêque de Cracovie, le fit reconstruire en pierres et en briques. En 1647, l'évêque Gembicki l'agrandit. En 1816, l'évêque Jean-Paul Woronicz le fit orner avec une rare magnificence et en fit un musée national. Les salles de l'évêché contiennent des tableaux représentant la série des événements les plus mémorables de l'histoire de Pologne, de 550 à 1815; ils sont dus au peintre Michel Stachowicz. Dans l'incendie de 1850, ce palais a été endommagé, mais on l'a restauré.

La HALLE AUX DRAPS est appelée en polonais *Sukiennici*. Il est question, dès 1257, d'un vaste bâtiment affecté au commerce des draps. Il fut construit sur la place principale. Mais, sous Casimir le Grand, il devint plus spacieux. Dans les fêtes publiques, la grande galerie sert de salle de bal, et peut contenir 6,000 personnes.

L'UNIVERSITÉ. En 1361, Casimir le Grand construisit ce bâtiment dans le faubourg de Bawol, nommé depuis *Kazimierz*, et il l'agrandit en 1364. Les statuts de cette université furent approuvés par les papes Urbain V et Boniface IX. En 1397, la reine Hedwige, petite-fille de Casimir, augmenta les revenus de l'Université. Enfin, en 1400, le roi Jagellon transporta l'Université dans le centre de la ville. Plus de 15,000 étudiants y accoururent de toute la Pologne, de l'Allemagne et de la Hongrie. Cette Université devint une des plus célèbres, et la ville de Cracovie une des plus savantes et des plus polies de l'Europe. Quand les jésuites s'introduisirent en Pologne (1565), ils voulurent s'emparer de l'éducation publique, et surtout de l'Université de Cracovie; il en résulta une querelle qui dura deux siècles. Trois grandes institutions appartiennent à l'Université : le Collége jagellonien, le Collége de physique et l'Ecole de droit.

Edifices religieux. En 890 fut bâtie la première église de Cracovie. Depuis, cette ville posséda soixante-dix églises. Sur ce chiffre, les guerres, les invasions étrangères, les in-

cendies en détruisirent trente. Des quarante qui subsistent, nous allons décrire les principales par ordre de date de leur fondation.

SAINT-MICHEL À SKALKA. Entre les années 850 et 860, saint Cyrille et saint Méthode, apôtres gréco-romains, introduisirent le christianisme dans les pays slavo-polonais et moravo-bohêmes. En mémoire de leurs prédications, l'église de Saint-Michel fut construite en 890 sur l'emplacement d'un temple païen. C'est dans cette église, en 1079, que l'évêque Stanislas Szczepanowski fut tué par le roi Boleslas II le Hardi. L'église fut reconstruite en 1360, 1472, 1512, 1636, 1751. En 1474, on la donna aux ermites de Saint-Paul. Le célèbre historien Jean Dlugosz (Longinus) y fut enterré en 1480.

SAINT-WENCESLAS. Toutes les époques ont concouru à l'édification de cette majestueuse cathédrale. Les fondations furent jetées par Boleslas le Grand en l'an 1000, et en 1126 Boleslas III Bouche de travers agrandit ce premier édifice. Depuis l'incendie de 1306, les rois et les évêques contribuèrent à sa restauration. Dix-huit chapelles pratiquées dans l'intérieur contiennent des autels et les tombeaux des rois, des reines, de leurs enfants et d'une foule de personnages illustres à différents titres. Au milieu se trouve la chapelle la plus vénérée, celle de Stanislas Szczepanowski, évêque de Cracovie, tué en 1079 et canonisé en 1254 par le pape Innocent IV. Cette chapelle s'élève sur quatre piliers en marbre, accompagnés de deux colonnes en bronze doré. Une riche coupole surmonte l'ensemble et au-dessous est un sarcophage en argent massif, renfermant le corps du saint. Dans la chapelle souterraine, on remarque, entre autres tombeaux, ceux de Jean Sobieski, de Joseph Poniatowski et de Thadée Kosciuszko. Ce dernier a en outre un tertre monumental élevé près de Cracovie, à l'instar des tertres de Krakus et de Wanda.

SAINT-GILLES. En 1083, Wladislas-Herman, qui n'avait pas d'héritier, envoya en France une ambassade à Saint-Gilles en Provence. Les prières des moines français furent, dit-on, exaucées, et le roi de Pologne eut un héritier, qui fut le célèbre Boleslas III Bouche de travers. Depuis ce temps, saint Gilles devint le patron des femmes stériles, et Wladislas-Herman lui éleva à Cracovie une église. En 1320, elle était desservie par les bénédictins, et depuis 1588 elle le fut par les dominicains.

SAINTE-ANNE. Cette église, fondée en 1340, fut donnée par le roi Wladislas Jagellon, en 1418, à l'Université de Cracovie. Reconstruite intégralement en 1689, elle fut terminée en 1703. Elle a été bâtie sur le modèle de l'église de Saint-André-de-la-Vallée, à Rome. C'est une immense croix; la coupole du milieu s'élève sur des arcades d'une grande hardiesse, soutenues elles-mêmes par quatre pilastres. On remarque la chapelle et le tombeau de saint Jean Kanty, mort en 1473. Sébastien Sierakowski, recteur de l'Université, y éleva en 1823 un monument à Copernic, né à Thorn, dans la Ruthénie polonaise, mais qui avait étudié à Cracovie. Sur un piédestal en marbre noir, Uranie pose une couronne de laurier sur le front de l'astronome. On y lit les inscriptions suivantes : *A celui qui a osé*; *à Nicolas Copernic, né pour la gloire de sa patrie, de sa ville capitale et de l'Université*. Vers le haut du monument sont gravées ces paroles de l'Ecriture : *Sta, sol; ne moveare!*

SAINTE-CATHERINE ET SAINTE-MARGUERITE. Fondée par Casimir le Grand, en 1338, restaurée en 1347, cette église est occupée par les augustins. Les incendies et le tremblement de terre de 1786 l'endommagèrent; mais elle fut rebâtie en 1833. On y voit le tombeau de Martin Baryckka, qui fut noyé, en 1349, par ordre de Casimir le Grand, parce qu'il avait osé lui signifier une bulle d'excommunication lancée par le clergé polonais à cause de ses relations avec une juive. Un autre tombeau renferme le corps du bienheureux Isaïe Boner, mort en 1471.

SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES. Cette église fut bâtie en 1695 par l'évêque Jean XII Malachowski, pour les visitandines qui furent introduites, en 1660, par Marie-Louise de Gonzague, nièce de Louis XIV et épouse des deux rois de Pologne Wladislas IV et Jean II-Casimir V. Comme les visitandines enseignaient en langue française, cette langue se répandit généralement parmi les femmes polonaises. Cette église fut rebâtie à la suite de l'incendie de 1768.

— *Histoire.* Dans l'origine, bien avant J.-C., cette cité slavo-polonaise s'appelait *Wawel*, nom qui est resté à la montagne sur laquelle sont bâtis le Château-Royal et la cathédrale. Ptolémée, qui écrivait entre les années 125 et 135 de J.-C., l'appelle *Carrodunum* (ville aux chariots); mais la dénomination de Cracovie prévalut, lorsque Krakus en fit sa résidence en l'an 700. En 825, Gnesne redevint capitale. Depuis 999, le roi Boleslas le Grand, après avoir chassé les Bohémiens, résida à Cracovie pendant quelque temps. Depuis, quelques rois y firent un séjour momentané; mais Wladislas Lokiétek, ou le Bref, y fixa définitivement sa résidence en 1319, et à partir de son règne on y couronna les rois jusqu'en 1734. Cet état de choses dura jusqu'en 1600, époque à laquelle le roi Sigismond III établit son gouvernement à Varsovie. Ses successeurs suivirent son exemple jusqu'en 1795.

En 700, dit la légende, Krakus, originaire de la Carinthie, devint roi, établit sa résidence sur le Wawel, et nomma la ville Cracovie. Sa fille Wanda lui succéda. Plusieurs princes étrangers demandèrent inutilement sa main. L'un d'eux, voyant que son armée, fascinée par la beauté de Wanda, ne voulait pas combattre cette princesse, se perça de son glaive. Un prince allemand, Rytygier, fut vaincu par elle dans une bataille; mais, malgré sa défaite, il brigua l'honneur d'épouser Wanda. Il fut refusé comme ses devanciers, et la princesse, pour échapper aux obsessions dont elle était l'objet, se précipita dans la Vistule. Le peuple polonais éleva alors à Krakus et à Wanda deux tertres monumentaux qui existent encore.

Les Bohémiens, profitant des embarras du roi Mieczyslas Ier, qui résidait toujours à Posen ou à Gnesne, avaient envahi Cracovie en 990; mais en 999, son successeur Boleslas le Grand la reprit et en fit la seconde capitale de la Pologne. Cracovie, également distante de la mer Adriatique, de la mer Noire et de la mer Baltique, était le point central du commerce actif qui se faisait soit par terre, soit par les cours de l'Elbe, de l'Oder, de la Vistule et du Dniester.

Après la mort de Boleslas le Grand, en 1025, les Bohémiens saccagèrent de nouveau Cracovie; mais Casimir Ier la leur reprit. Boleslas II le Hardi y fit des embellissements en 1065. Lorsque son frère Wladislas-Herman transporta sa résidence à Plock, en Mazovie, les Hongrois envahirent la ville (1080), mais ils ne tardèrent pas à en être expulsés. Sous le règne de Boleslas III Bouche de travers, l'ancienne splendeur de Cracovie renaissait, lorsqu'un incendie la ravagea (1125). Boleslas III, en mourant (1139), partagea le royaume entre ses quatre fils; mais la suprême dignité resta attachée au duché de Cracovie, qui acquit alors une grande importance. Peu à peu les bourgeois s'arrogèrent le droit de disposer de la couronne, en livrant la ville aux princes qui leur paraissaient les plus dignes. En 1148, la ville de Cracovie fut assiégée et forcée de se rendre aux frères de Wladislas II; mais bientôt, chassé lui-même de son duché par les armées de Frédéric Barberousse, il ne put garder de son patrimoine que la Silésie.

A l'époque de la première invasion des Tatars (1241), la ville fut ravagée, et à peine se remettait-elle de ce désastre qu'en 1246 la rivalité des compétiteurs au trône amena de nouveaux malheurs. Cependant, en peu de temps, Boleslas V repeupla la ville d'étrangers, et surtout d'Allemands qui se gouvernaient selon leurs lois saxonnes, appelées *lois de Magdebourg*. En 1260 et en 1287, la ville subit deux nouvelles invasions des Tatars.

Depuis 1290, il y eut quatre compétiteurs au trône de Pologne : Boleslas, duc de Mazovie; Henri, duc de Breslau; Wladislas Lokiétek ou le Bref, duc de Kuïavie, et Wenceslas, roi de Bohême. Ce dernier ayant eu le dessus s'établit à Cracovie en 1292, et y resta jusqu'en 1306. Wladislas le Bref, victorieux des Silésiens, des Bohémiens et des chevaliers teutons, étant parvenu au trône, rendit à la Pologne son ancienne unité et se fit couronner roi le 20 janvier 1319. Cracovie redevint le centre du commerce et le principal dépôt des marchandises de l'Europe centrale et orientale. Ce fut sous le règne de Wladislas le Bref que se prépara la première union de la Lithuanie et des provinces ruthéniennes avec la Pologne par le mariage de Casimir, fils de Boleslas le Bref, avec Anna-Aldona, fille de Gédydin, grand-duc lithuano-ruthénien. Ce mariage fut célébré à Cracovie le 28 juin 1325.

Casimir III le Grand monta sur le trône en 1333, fit quelques changements dans la législation municipale de Cracovie et garantit la liberté des juifs, qui, depuis deux cents ans, étaient déjà établis en Pologne.

Le règne de Sigismond Ier (1506-1548) fut pour Cracovie une époque pleine de splendeur. La population de cette ville était alors de 100,000 habitants. A cette époque, les Cracoviens exploitaient sans concurrence les riches mines d'argent, de cuivre, de plomb, de sel, qui existaient dans les environs. Leur commerce avec l'Allemagne, la France, l'Angleterre, la Suède, la Moscovie, la Turquie, la Hongrie et l'Italie avait pris une grande extension. Jean Boner, bourgeois de Cracovie et trésorier du roi, racheta de son propre argent les terres engagées par les états de la république polonaise.

Dès l'année 1544, le protestantisme commença à s'introduire à Cracovie; mais, en 1549, il arriva dans cette ville un accident qui contribua à rendre plus populaire ce nouveau culte. Les domestiques du curé Czarkowski eurent une querelle avec des étudiants de l'Université à propos d'une courtisane. Dans la dispute, quelques étudiants furent tués. Leurs camarades portèrent plainte au roi Sigismond-Auguste Ier, qui ordonna à l'évêque de Cracovie, le cardinal Maciéiowski, qui était en même temps recteur de l'Université, de faire lui-même une enquête; mais le curé et ses domestiques furent déclarés innocents. Les étudiants, exaspérés de cet arrêt partial, quittèrent presque tous Cracovie et se rendirent aux universités étrangères pour y achever leurs études. A leur retour, ils importèrent et propagèrent le luthéranisme et le calvinisme. Bientôt, à Cracovie seulement, on comptait trente-deux confréries nouvelles, et en 1552 on y bâtit un temple.

Sigismond II-Auguste Ier, le dernier des Jagellons, étant mort en 1572, la royauté devint élective. Henri de Valois, duc d'Anjou, frère de Charles IX, roi de France, fut appelé au trône et couronné à Cracovie le 21 février 1574. Mais ce prince, en apprenant la mort de son frère Charles IX, s'enfuit nuitamment de Cracovie le 18 juin 1574, et les Polonais élurent un nouveau roi. Parmi plusieurs candidats, on distinguait Etienne Bathory, duc de Transylvanie, et Maximilien archiduc d'Autriche. Le premier réunit une majorité immense; le second fut acclamé par quelques aristocrates factieux achetés par l'or autrichien. Mais, pour appuyer sa caduque élection, Maximilien se présenta à la tête d'une armée. Il mit le siége devant Cracovie et détruisit les faubourgs. Jean Zamoyski, général en chef des armées de la couronne, battit Maximilien, le fit prisonnier de guerre, et Etienne Bathory régna glorieusement jusqu'en 1586. Sigismond III, roi de Suède, lui succéda, et on le couronna à Cracovie le 7 décembre 1587. Durant ce long règne de quarante-six ans, la Pologne éprouva bien des malheurs, et la ville de Cracovie reçut un coup mortel par le déplacement définitif de la résidence royale, qui fut fixée à Varsovie en 1600. Wladislas IV, fils de Sigismond III, fit des efforts infructueux pour relever Cracovie. Son frère Jean II-Casimir V, couronné le 17 janvier 1649, eut à soutenir des luttes intérieures et des guerres extérieures, à la suite desquelles la peste se déclara en 1651, et fit périr près de 50,000 personnes dans le palatinat de Cracovie. En 1655, le roi de Suède, Charles-Gustave, envahit la Pologne. Le 18 octobre, Cracovie dut capituler et payer un impôt écrasant. Les bourgeois furent désarmés, les prêtres, les professeurs et les étudiants de l'Université expulsés. Les Suédois détruisirent alors plusieurs églises. Pour comble de malheur, Georges Rakoczy, prince de Transylvanie, complice des Suédois, envahit aussi Cracovie le 27 mars 1657. Cependant les efforts courageux des Polonais et le génie militaire d'Etienne Czarniecki finirent par triompher, et, le 22 août 1657, les Suédois et les Transylvaniens abandonnèrent Cracovie, qui n'était plus qu'un amas de ruines. En 1676, Jean III Sobieski fut couronné à Cracovie. A la diète tenue à Varsovie, en 1699, on s'occupa du sort de Cracovie; mais la guerre contre la Suède ne permit pas de réaliser les projets qu'on avait formés. Auguste II, poussé par le marquis de Brandebourg Frédéric-Guillaume, et par le czar de Moscovie, Pierre Ier, provoqua imprudemment Charles XII. Vaincu partout, il vit le roi Charles devant Cracovie le 11 août 1702. Bientôt les Suédois, maîtres de la ville, levèrent une forte contribution, pillèrent l'arsenal et le trésor royal. Pour comble de malheur, dans la nuit du 15 septembre, la demeure royale fut détruite par un incendie, et tous les prisonniers qui y étaient détenus furent ensevelis sous les murs écroulés de l'édifice. Bientôt, cependant, la fortune changea, et, après diverses alternatives, les Suédois furent expulsés.

En 1734 eut lieu, à Cracovie, le couronnement du roi Frédéric-Auguste III, fils et successeur d'Auguste II; et ce fut le dernier couronnement des rois de Pologne dans cette ville. En 1768 et en 1772, les confédérés de Bar y furent assiégés, et la ville fut livrée au pillage par Souwarow. A la suite de tous ces malheurs, la population descendit à 5,396 habitants. Nous citerons ici un épisode glorieux pour la France autant que pour la Pologne. Le château de Cracovie était occupé par les Moscovites. Le 2 février 1772, les confédérés résolurent de les y attaquer. On dut céder au nombre, et la garnison capitula. V. plus loin.

Le 24 mars 1794, Thadée Kosciuszko, proclamé à Cracovie généralissime des armées nationales, commença la guerre à la suite de laquelle la Pologne subit un troisième partage. Après la signature du traité, Cracovie échut, à partir du 5 janvier 1796, à l'Autriche, qui la garda jusqu'en 1809, époque où les Polonais victorieux, commandés par le prince Joseph Poniatowski, rendirent cette ville au grand-duché de Varsovie, créé en 1807 par Napoléon Ier. En 1813, les débris de l'armée polonaise échappés au désastre de Moscou s'arrêtèrent à Cracovie durant trois mois, et en sortirent le 3 mai pour rejoindre la grande armée française en Allemagne. Les partageurs de la Pologne, réunis à Vienne, démembrèrent le duché de Varsovie et formèrent, le 3 mai 1815, une *République de Cracovie, libre, indépendante et strictement neutre*. Mais comme elle était sous leur *protection*, ils l'abolirent en 1846 et l'incorporèrent dans l'empire d'Autriche sous le nom de grand-duché de Cracovie.

Cracovie était entourée de murs et de bastions élevés en 1200, 1285, 1300, 1498; mais depuis 1822 tout fut démoli, sauf la porte de Saint-Florian, et depuis lors la ville est entourée par des plantations de tilleuls, de châtaigniers et de peupliers.

Cracovie (BATAILLE ET SIÉGE DE). I. Après la bataille de Narva (30 novembre 1700), où Charles XII, avec 8,000 Suédois, mit en déroute 80,000 Russes, le jeune conquérant marcha contre Auguste, roi de Pologne, qu'il avait résolu de détrôner pour se venger de ce que ce prince avait tenté de reconquérir la Livonie, qui était une ancienne province de la Pologne, mais qui appartenait depuis cent ans à la Suède. Auguste, voyant venir l'orage, crut le conjurer en concluant à Birzen, petite ville de la Lithuanie, une ligue avec le czar Pierre Ier. Charles XII sut déjouer ces précautions par la rapidité de sa marche; il était, d'ailleurs, secondé dans son entreprise par la faction qui s'était opposée à l'élection d'Auguste, électeur de Saxe, comme roi de Pologne. Contrarié dans toutes ses volontés par une diète soupçonneuse et turbulente, ce dernier ne put organiser qu'une défense incomplète; il aurait voulu appeler à son secours une armée de Saxons, de la fidélité desquels il était assuré; les sénateurs polonais s'y opposèrent, craignant toujours, dans leur ombrageuse susceptibilité, que ces étrangers ne devinssent, entre les mains d'Auguste, des instruments d'oppression. Au lieu de lui fournir des soldats, ils demandèrent la convocation d'une diète, c'est-à-dire d'une de ces réunions tumultueuses qui ont été la ruine de la Pologne, ce pays héroïque qui semble avoir perdu son existence politique par la puissance même de sa vitalité. Après quelques négociations qui n'aboutirent à aucun résultat, parce qu'Auguste fut forcé d'y employer ses propres ennemis et que Charles n'était pas homme à revenir sur une décision arrêtée, les hostilités commencèrent. Malgré les conditions faites à son élection par son propre parti, qui ne lui permettaient que l'entrée de 6,000 Saxons en Pologne, Auguste en manda 20,000 qui devaient s'introduire par troupes détachées, afin de ne point révolter les esprits. Il savait bien que s'il était vainqueur on n'oserait pas se plaindre, tandis qu'on ne lui pardonnerait pas même les 6,000 s'il était vaincu. Le 5 mai 1702, Charles parut devant Varsovie, qui lui ouvrit ses portes à la première sommation. Pendant ce temps-là, Auguste, qui avait couru de palatinat en palatinat pour convoquer sa noblesse, rassemblait ses troupes autour de Cracovie. Voyant qu'il fallait perdre ou conserver sa couronne par une bataille, il s'avança, après avoir réuni toutes ses troupes, à la rencontre du roi de Suède, et le trouva bientôt qui s'avançait lui-même sur Cracovie. Le 13 juillet 1702, les deux rois parurent en présence dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie et Cracovie. Nous emprunterons ici le récit de Voltaire (*Histoire de Charles XII*):

« Auguste avait près de 24,000 hommes; Charles XII n'en avait que 12,000. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holstein, qui commandait la cavalerie suédoise, jeune prince plein de courage et de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui; il ne répondit rien. Quelques larmes tombèrent de ses yeux : il se cacha un moment le visage avec les mains; puis tout à coup, poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis à la tête de sa garde.

» Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge; mais il ne combattait qu'avec ses Saxons; les Polonais, qui formaient son aile droite, s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de Charles XII prévalut. Il remporta une victoire complète. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'Auguste, lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, et marcha droit à Cracovie, poursuivant le roi de Pologne, qui fuyait devant lui. »

Le combat avait duré depuis une heure après midi jusqu'à cinq heures, et avait été soutenu de part et d'autre avec une incroyable opiniâtreté. Les Saxons perdirent 2,000 hommes tués et 1,500 prisonniers; les Suédois n'eurent que 500 morts et 600 blessés. Charles s'empara ensuite de cette ville et continua à poursuivre Auguste; mais, à quelque distance de Cracovie, son cheval s'abattit et lui fracassa la cuisse. Cet accident laissa au roi vaincu le temps de respirer; néanmoins il ne retarda que de quelques semaines la conquête de la Pologne, et après des vicissitudes, des retours de fortune qui ne furent pas sans gloire pour Auguste, mais qui ne purent influer sur l'ensemble des événements, ce prince fut obligé d'abandonner sa couronne et de se réfugier dans ses Etats héréditaires de Saxe. Le 4 octobre 1705, Stanislas Leczinski était sacré roi de Pologne.

— II. La Russie, l'Autriche et la Prusse venaient d'opérer le premier partage de la malheureuse Pologne, une des plus grandes iniquités dont se soit jamais souillée la force. Si les Polonais trouvent encore aujourd'hui dans l'énergie de leur sentiment national des moyens pour lutter contre l'effroyable tyrannie qui pèse sur eux, il est facile de comprendre quels élans patriotiques durent les soulever alors contre le joug odieux qui venait de leur être imposé. Une conspiration redoutable s'organisa contre les Russes qui occupaient Cracovie, et les conjurés, qui comptaient plusieurs officiers français dans leurs rangs, parvinrent à s'emparer du château à la faveur d'une nuit profonde, en mettant habilement à profit une négligence du colonel de Stakelberg, auquel en était confié le commandement. Toutefois, ils ne purent réussir à se rendre maîtres de la ville. Souwarow, averti trop tard du projet des conjurés, se hâta d'accourir, dès la nuit suivante, pour reprendre le château et étouffer ainsi le foyer de l'insurrection. Dès que le jour le lui permit, il reconnut les abords de cette importante forteresse, située sur une éminence, défendue par des murs élevés et un fossé très-profond, mais d'ailleurs dépourvue de véritables fortifications. Le coup d'œil exercé du célèbre général lui eut bientôt révélé le côté faible de la place et le genre d'attaque qu'il devait employer pour l'arracher aux Polonais. Dans l'intérieur de Cracovie même, il fit élever des parapets, des redoutes et des retranchements dans les endroits découverts, et disposa des canons dans les étages supérieurs des maisons voisines, qu'il transforma ainsi en places d'armes. De leur côté, les assiégés faisaient de continuelles sorties de jour et de nuit et tuaient beaucoup de Russes. Souwarow brusqua un assaut qui fut précédé d'un épouvantable feu de mitraille, auquel les assiégés répondirent vigoureusement; ils opposèrent à l'attaque de l'ennemi une indomptable résistance que partagèrent glorieusement les officiers français. Enfin une nombreuse cavalerie polonaise, composée de lanciers et de hussards, apparut en deçà de la Vistule, dans l'intention d'attaquer les Russes et dans l'espoir de délivrer les assiégés. Les Polonais eurent d'abord l'avantage, et les soldats de Souwarow, pliant sous leurs charges furieuses, rétrogradèrent sur Cracovie. Le général russe, arrivant alors avec quatre nouveaux escadrons, fit charger les Polonais par les Cosaques, afin de les éloigner du château, où ils cherchaient à pénétrer. Les premiers furent enfoncés avant qu'ils pussent être secourus par leur réserve; mais Souwarow, mêlé avec ses soldats au milieu du feu pour exciter leur ardeur, courut les plus grands dangers : un officier polonais s'élança sur lui le sabre levé; le général para le premier coup, tandis qu'un cuirassier russe renversait l'officier d'un coup de pistolet.

Dans les premiers jours d'avril, Souwarow parvint à établir une nouvelle batterie en face de la principale porte du château. Les effets en furent aussi prompts que terribles : une double brèche s'ouvrit pendant qu'on achevait deux galeries de mine. Une lettre interceptée apprit aussi à Souwarow que depuis longtemps la garnison ne se nourrissait que de viande de cheval, qu'elle comptait beaucoup de malades et que ses munitions étaient presque épuisées. Les conjurés se trouvaient donc dans une situation où toute résistance allait devenir impossible. Pour achever de les déterminer à se rendre, le général russe leur envoya un parlementaire chargé de leur déclarer que, si la garnison ne se rendait pas, elle serait tout entière passée au fil de l'épée. Continuer à se défendre eût été se vouer à une mort certaine, car Souwarow n'était pas homme à manquer à sa parole de faire fusiller des Polonais pris les armes à la main. Quoique la nuit fût déjà fort avancée, le brigadier Galibert, né Français, se présenta aux avant-postes russes pour arrêter les conditions de la capitulation, dont Souwarow dicta tous les articles. La garnison dut mettre bas les armes dans le château et défiler par pelotons de cent hommes; elle n'obtenait que la vie sauve. Lorsque les brigadiers de Choisy et Galibert, tous deux Français, présentèrent leurs épées à Souwarow, il les refusa avec une courtoisie qui était trop peu dans ses habitudes pour que nous ne lui en tenions pas compte ici : « Je ne saurais, répondit-il, accepter l'épée d'hommes qui ont si vaillamment combattu et qui sont sujets d'un roi allié de ma souveraine, » et ils s'embrassèrent (15 avril 1772). Voici comment le commandant français, de Choisy, rend compte de cet événement : « Un détachement de 150 Français et Polonais finit par s'introduire dans le château. Ce fut par vingt miracles et par des actions d'un courage inouï. Ayant été égarés pendant trois heures, ils se sont tous rués sur le château à la pointe du jour, après avoir haché les palissades, les portes, les fenêtres, et fait le diable pour arriver au trou par lequel ils ont passé un à un; or, ce trou n'est autre chose qu'un trou de latrine, n'ayant que deux pieds de haut sur un de large. Ces braves, après avoir égorgé cinq sentinelles moscovites, tuèrent ensuite 120 soldats et firent 98 prisonniers. » Les Moscovites, exaspérés de tant d'audace, amenèrent de nouveaux renforts dans le but de reprendre le château. A cet effet, le général Alexandre Souwarow écrivit, le 20 mars 1772, à de Choisy, une lettre où on lisait : « Conformément aux ordres de mon auguste souveraine, j'attaquerai vivement le château, et je ne ferai quartier ni au rang ni aux conditions. Mais si vous vous rendez, l'auguste impératrice Catherine II, pleine de magnificence, vous offre 400,000 livres de France, le grade de général dans ses armées, avec une pension viagère de 120,000 livres par an. » A quoi le noble et fier Français répondit : « Je sais bien que grands sont les trésors de votre souveraine, mais je sais mieux encore qu'ils ne sont point suffisants pour corrompre ma vertu et ma fidélité... J'ai en mon pouvoir six moyens de défense pour éviter vos menaces et les cruautés moscovites; et si ceux-là ne me réussissent pas, j'ai à mon service le septième, mais alors les morts ressusciteront. J'attends votre attaque. »

Cracovie (CONCILES DE). Les deux conciles tenus à Cracovie sont fort peu importants. Dans le premier (1189), le cardinal Jean Malabranca, légat du pape Clément III, fit quelques réformes dans le clergé, et imposa aux biens ecclésiastiques la dîme pour le recouvrement de la terre sainte. Dans le second (1369), l'archevêque de Gnesne, Jarozlaw, publia, en présence du roi Casimir, plusieurs statuts tendant à prévenir les conflits des juges ecclésiastiques avec les juges laïques.

Cracovie (aller à). Mentir, craquer. *Avoir ses lettres de* CRACOVIE, Etre reconnu et proclamé menteur. Cette locution a son origine dans le rapport de prononciation qui existe entre *Cracovie* et les mots *craque*, *craquer*, *craqueur*. La langue des argotiers renferme un grand nombre de mots qui ont été formés de cette manière; c'est ainsi qu'ils disent de quelqu'un de peu d'esprit : *En voilà un qui ferait bien d'aller à* SENS. V. NIORT (aller à).

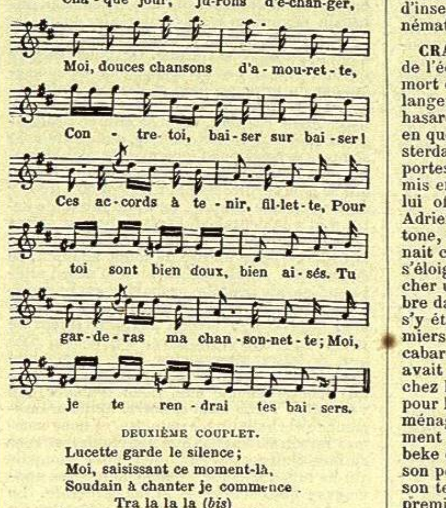
Cracovie (ARBRE DE). Nom que l'on donnait autrefois à un arbre situé dans le jardin du Palais-Royal, à Paris, à cause des mensonges débités sous son ombrage par les nouvellistes qui s'y donnaient rendez-vous pendant les troubles de la Pologne :

De ces nouvellistes enfin,
Déguenillés, mourant de faim,
De ces hâbleurs passant leur vie
Dessous l'*arbre de Cracovie*.
(*Henriade travestie*.)

CRACOVIEN, IENNE s. et adj. (kra-ko-viain, iè-ne). Géogr. Habitant de Cracovie; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Un* CRACOVIEN. *Les mœurs* CRACOVIENNES.

— s. f. Chorégr. Danse polonaise vive et légère : *Les vieux airs des* CRACOVIENNES *se sont conservés purs et sans mélange.* (Bachelet.)

Cracovienne. La musique de cet air, dont le nom générique est *krakowiak*, sert de danse nationale dans plusieurs palatinats de la Grande Pologne. Les paroles varient dans chaque contrée, sans que l'air subisse la moindre modification. Cette danse se figure comme il suit : les assistants se partagent en couples; l'un de ces couples chante, et les autres groupes tournent autour. Chaque groupe sort successivement de la danse, et chante à son tour les deux couplets de la *krakowiak*. Nous ferons remarquer à nos lecteurs la prestesse et la grâce de cette délicieuse mélodie.



DEUXIÈME COUPLET.

Lucette garde le silence;
Moi, saisissant ce moment-là,
Soudain à chanter je commence.
Tra la la la (*bis*)
De plus en plus, ma voix légère
Chante et module avec douceur.
Elle écoute; et, dès lors, j'espère
Que ma voix a touché son cœur!

CRACOVISTE s. m. (kra-ko-vi-ste). Nom que l'on donnait aux nouvellistes qui se réunissaient sous l'arbre de Cracovie.

CRACQUE s. f. (kra-ke — rad. *craquer*). Min. Fente qui se produit dans une mine.

— Bot. Espèce de vesce.

CRACRA ou **CRA-CRA** s. m. (kra-kra — onomatop. du cri de l'oiseau). Ornith. Nom vulgaire de la rousserolle.

CRADE s. f. (kra-de — gr. *kradê*, même sens). Antiq. gr. Machine de théâtre qui servait à enlever les acteurs, lorsqu'ils devaient s'élever dans les airs.

CRADEAU s. m. (kra-dô). Ichthyol. Nom local de la sardine.

CRADÉPHORIES s. f. pl. (kra-dé-fo-rî — du gr. *krados*, branche de figuier; *phoros*, qui porte). Antiq. gr. Fêtes expiatoires durant lesquelles on portait des branches de figuier.

— **Encycl.** Il y avait dans ces fêtes deux victimes expiatoires, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, et ces victimes étaient ou deux hommes, ou un homme et une femme. L'expiation se faisait en souvenir d'un vol des vases sacrés fait par un certain Pharmakos, qui avait donné son nom aux victimes (*pharmakoi*). Celles-ci portaient des colliers de figues sèches; elles en avaient les mains garnies, et on les frappait pendant la marche avec des branches de figuier sauvage; après quoi on les brûlait et on jetait leurs cendres dans la mer. Comme les figues jouaient un grand rôle dans cette cérémonie, de là vient que le nome qu'on y jouait portait le nom de *cradias*, c'est-à-dire l'air des figuiers.

CRADIAS s. m. (kra-di-ass — mot gr. formé de *krados*, branche de figuier). Antiq. gr. Air que l'on jouait pendant les cradéphories. ‖ Marche des victimes expiatoires dans les tragédies.

CRADOCK (Samuel), théologien anglais, né en 1620, mort en 1706. Il fut recteur de North-Cadbury, dans le comté de Somerset, puis destitué, en 1662, comme non conformiste. Ses principaux ouvrages sont : l'*Harmonie des quatre évangélistes* (in-fol.); *Histoire apostolique* (in-fol.).

CRADOCK (Joseph), littérateur anglais, né à Leicester en 1742, mort à Londres en 1826. Devenu à dix-sept ans maître d'assez grands biens par suite de la mort de son père, il se rendit à Londres, se fit de nombreuses relations, se montra aussi aimable que prodigue, aussi obligeant qu'aimable, se maria et mena une existence brillante et fastueuse qui compromit gravement sa fortune. Il obtint alors l'office de haut shérif dans le comté de Leicester (1767). Plus tard il se rendit sur le continent, visita la France, la Hollande, la Flandre, perdit sa femme en 1816 et, pour se débarrasser de la gestion très-difficile de ses biens hypothéqués, il les céda moyennant une rente viagère. Cradock ne fut pas seulement un homme du monde; il était excellent musicien et produisit des écrits qui ne manquent pas de mérite. Nous citerons entre autres : *Lettres écrites de Snowdon, contenant la relation d'un voyage dans les contrées septentrionales de la principauté de Galles* (1770); *Mémoires du village*, ou *Correspondance d'un ecclésiastique et de sa famille* (1774); *Relation descriptive de quelques-unes des parties les plus romantiques du nord du pays de Galles* (1777, in-8°); *Fidelia* (1821), roman; *Mémoires littéraires et miscellanées* (1826, 2 vol. in-8°), où l'on trouve des détails curieux et des remarques ingénieuses. Cradock a aussi composé des tragédies : *Zobéide* (1773) et le *Czar* (1824).

CRADOS ou **CRADOT** s. m. (kra-do). Ichthyol. Jeune brême de rivière.

CRÆSUS s. m. (kré-zuss). Entom. Genre d'insectes hyménoptères détaché du genre némate.

CRAESBEKE (Joseph VAN), peintre célèbre de l'école flamande, né à Bruxelles vers 1608, mort dans la même ville en 1661. Il était boulanger à Anvers depuis longtemps, quand le hasard lui fit connaître Adrien Brauwer. Voici en quelles circonstances. A son retour d'Amsterdam, Adrien Brauwer était arrivé aux portes d'Anvers sans passe-port. Il fut arrêté, mis en prison, puis réclamé par Rubens, qui lui offrit la plus cordiale hospitalité. Mais Adrien, on le sait, ayant trouvé trop monotone, trop sage, trop réglée la vie qu'on menait chez le maître illustre, songea bientôt à s'éloigner. En parcourant la ville pour chercher un logement, il trouva une vaste chambre dans la maison qu'habitait Craesbeke, et s'y établit. Brauwer remarqua, dès les premiers jours, que son voisin ne détestait pas le cabaret, la pipe et la bière, et surtout qu'il avait une fort jolie femme : c'est de tradition chez les boulangers. Il en aurait moins fallu pour le rapprocher de Craesbeke. Hélas! le ménage du brave boulanger souffrit affreusement de cette liaison. Instinctivement Craesbeke était déjà plus assidu au cabaret qu'à son pétrin; quand le peintre fut là, il divisa son temps en deux parts égales, passant la première dans l'atelier de Brauwer et l'autre à la taverne, ce qui, dit-on, ne faisait pas le compte de son active ménagère.

Heureusement Brauwer avait remarqué que son ami s'intéressait vivement à la peinture, et le regardait travailler avec un visible plaisir. Il lui proposa donc un beau jour d'apprendre le dessin. Craesbeke accepta sans hésiter, avec enthousiasme. Bientôt ses progrès étonnèrent son maître lui-même. Les tabagies succédaient aux tabagies, les corps de garde aux corps de garde, et ivrognes de s'empoigner, et chanteurs de racler le violon ou de s'érailler le gosier, et bohêmes de marcher en agitant leurs loques fantasques!... En fort peu de temps Craesbeke acquit une telle habileté d'exécution, qu'elle égalait, si elle ne dépassait pas, l'habileté prodigieuse de Brauwer. Après des essais quelquefois peu heureux, après quelques toiles admirables de verve et d'entrain, le boulanger d'Anvers s'éleva bien au-dessus de son maître dans ce charmant petit chef-d'œuvre que nous avons décrit à notre tome Ier, *Atelier de Craesbeke*, une des perles du Louvre.

Pourtant ses études sérieuses, ses rapides succès n'avaient pas modifié sensiblement son train de vie joyeuse et bruyante. Pendant qu'il s'y livrait avec une parfaite insouciance, il crut remarquer que sa femme n'était pas insensible aux regards de Brauwer, à ses manières élégantes, à ses allures de gentilhomme. D'autant plus jaloux qu'il n'avait en ses agréments personnels qu'une médiocre confiance, il voulut à tout prix mettre fin à la fâcheuse incertitude qui l'obsédait; il voulut savoir enfin jusqu'à quel point il pouvait compter sur l'amour de sa femme. Voici le bizarre et innocent stratagème qu'il imagina pour cela. Avec du vermillon et de la laque pourpre, il peignit sur sa poitrine une plaie fraîche et béante, d'un aspect effrayant. Il teignit de même sa chemise, ses draps, et se laissa tomber sur le lit en criant comme un homme blessé à mort. Sa femme accourt épouvantée, voit avec stupeur la terrible blessure, se jette sur le corps de son infortuné mari, pousse des cris lamentables qui se terminent par un évanouissement. Alors vous eussiez vu Craesbeke se relever radieux, rayonnant! Il entoure sa femme de soins empressés, et, quand elle rouvre les yeux, il se précipite dans ses bras, lui raconte l'imposture, lui avoue ses soupçons, lui jure qu'il ne sera plus jaloux et qu'il ne se peindra plus. Certain désormais que la vertu habitait sous son toit, Craesbeke reprit, insouciant, sa vie accoutumée, l'orgie et le libertinage.

Ce fut vers cette époque que, Brauwer et lui s'étant permis quelques plaisanteries d'ivrognes d'un goût plus que douteux, la justice d'Anvers crut devoir intervenir dans leurs relations. Elle signifia à Brauwer qu'il eût à quitter la ville dans le plus bref délai. Malgré l'amitié qui les réunissait, Craesbeke vit avec assez de tranquillité s'éloigner son cher Adrien, qui avait recommencé sur sa femme ses tentatives de séduction.

L'œuvre de Craesbeke n'est pas considérable; on ne connaît de lui qu'un très-petit nombre de peintures. Peut-être continua-t-il son métier de boulanger, tout en exécutant quelques tableaux excellents. Réaliste s'il en fut, Craesbeke aimait le laid avec passion; il le cherchait dans la nature avec un soin presque religieux. Les grimaces les plus ignobles étaient pour lui l'idéal de l'expression; elles formaient l'élément indispensable de ses têtes de caractère, et il passait de longues heures à les étudier devant un miroir, avec une patience, un courage vraiment remarquables. « Souvent, dit Houbraken, il s'appliquait un emplâtre sur l'œil, en ouvrant une bouche effroyable, et c'est ainsi qu'il osa faire plusieurs fois son portrait. Las pourtant de cette peinture grotesque, il faisait quelquefois des portraits sérieux. Il réunit dans un même tableau les principaux maîtres d'armes d'Anvers, les peignant chacun dans sa spécialité favorite. Cette toile ornait encore, il y a soixante ans, la salle de la confrérie des maîtres d'armes. A part ces trop rares exceptions, les instincts de Craesbeke se retrouvent en toutes ses œuvres; mais il y a dépensé un si grand talent de coloriste, il y a mis tant de verve et de fougue, qu'on oublie bien vite la grossière vulgarité de ses héros pour admirer ce talent souple et facile. Nous possédons au Louvre deux jolies toiles de lui : le *Peintre Corneille* et *Saft-Leven à son chevalet*, sans parler de son célèbre *Atelier*.

CRAEYER (Gaspard DE), peintre flamand. V. CRAYER.

CRAFFE s. f. (kra-fe). Min. Banc de pierre ou de terre qu'on rencontre dans l'exploitation d'une ardoisière.

CRAFFT (Jean), médecin allemand. V. CRATON.

CRAFORDIE s. f. (kra-for-dî — de *Craford*, savant angl.). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant une seule espèce, qui croît dans le nord de l'Amérique.

CRAG s. m. (kragh — mot celt. qui signif. *pierre*). Géol. Calcaire coquillier de l'étage supérieur des terrains supercrétacés.

CRAHATE s. m. (kra-a-te). Ichthyol. Espèce de labre qui vit près des côtes de l'Océan.

CRAI s. m. (krè). Gravier calcaire de la Côte-d'Or.

CRAIE s. f. (krè — lat. *creta*, même sens). Minér. Carbonate de chaux friable, que l'on emploie à divers usages industriels : *Bâton de* CRAIE. *Dessiner à la* CRAIE. *Ecrire avec de la* CRAIE *sur un tableau noir. L'apparition de la* CRAIE *forme une séparation profonde entre deux immenses périodes de la vie du globe.* (Maury.)

Fuis de ce tuf ingrat la rudesse indocile,
Et le fond plein de *craie* où gît l'affreux reptile.
DELILLE.

‖ *Craie de Briançon*, Variété écailleuse de talc, dont les tailleurs se servent pour tracer la coupe des habits.

— Fig. Moyen de souvenir, parce qu'on écrit à la craie ce qu'on veut se rappeler : *La louange est la* CRAIE *dont on marque les lieux où les vertus habitent.* (La Mothe-le-Vayer.)

— *Marquer à la craie*, Noter comme une chose rare et exceptionnelle : *Une visite de vous! je la* MARQUE À LA CRAIE.

— Coutum. *Pour à la craie*, ou simplement *Craie*, Marque que le maréchal des logis faisait autrefois sur une maison, pour la dési-